surtout la partie de l'histoire de l'Amérique, complétons également dans nos musées les collections canadiennes.

Nous devons aussi poursuivre avec plus d'ardeur que jamais l'impression des manuscrits historiques, publications qui font aujourd'hui la gloire de notre institution. Ne serait-il pas temps d'entreprendre l'impression complète de la correspondance officielle du gouvernement français, que l'Etat de New-York a trouvé si importante qu'il l'a fait traduire en anglais et imprimer *in extenso*. Il serait aussi désirable de fonder, comme autrefois, des cours littéraires, encourager la poésie, l'éloquence, les beaux-arts. Voici ce qui nous reste à faire. Nous avons tous intérêt à augmenter la prospérité de notre société. Pour atteindre ce but, nous avons besoin du concours de tous. Le clergé nous offrira son patronage; nos littérateurs donneront le concours de leur plume; nos riches citadins, nos hommes de professions, nos industriels, procureront par leurs souscriptions les ressources nécessaires.

Le temps est bientôt arrivé, temps prévu par nos prédécesseurs, où l'on fera appel à la générosité du public. Déjà notre société est trop à l'étroit dans ces salles, il n'y a plus d'espace pour la bibliothèque et le musée. Elle devra sous peu de temps se procurer un autre local. L'Institut Canadien de cette ville se trouve dans les mêmes embarras et cherche lui aussi les moyens de s'agrandir. Permettez-moi, messieurs, de vous suggérer une idée que j'ai exposée à plusieurs membres de la Société Littéraire et Historique et de l'Institut Canadien; celle de demander au gouvernement pour chaque société un terrain sur le magnifique emplacement des Jésuites. Ce terrain obtenu, peut-être y aurait-il moyen de s'entendre pour bâtir chacun un édifice sur un même plan, bien qu'entièrement séparé. On élèverait ainsi, à bien moins de frais, un édifice digne des lettres, sur cette terre classique, consacrée autrefois à l'éducation.